

## International Review of Community Development

# Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne, *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*. Montréal, Le Jour, 1991

Andrée Fortin

---

L'individu, l'affectif et le social  
Numéro 27 (67), printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033864ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033864ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Fortin, A. (1992). Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne, *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*. Montréal, Le Jour, 1991. *International Review of Community Development*, (27), 170-172. <https://doi.org/10.7202/1033864ar>

**Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne, *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*. Montréal, Le Jour, 1991.**

Andrée Fortin, Département de sociologie, Université Laval.

Analyste, le sociologue est aussi acteur social. Voilà bien une banalité. Cela, cependant, ne transparait généralement pas dans l'analyse sociologique. Qui rencontre le sociologue à l'œuvre, en particulier « sur le terrain », ne peut toutefois l'ignorer. L'acteur social n'est pas un *homo œconomicus* rationnel ; les passions et les émotions l'habitent. Le sociologue n'y échappe pas. Sur le terrain, le chercheur est confronté à l'affectivité des autres, fait qu'il peut souhaiter ou redouter, mais aussi et surtout à la sienne, réalité à laquelle il est souvent mal préparé.

Cette dimension de l'activité du sociologue est souvent absente non seulement des analyses, mais aussi des manuels où il apprend son métier, les grandeurs et les vicissitudes de la méthode sociologique. Le fait que le sociologue puisse être perturbé par la recherche qu'il effectue appartient à la tradition orale, et c'est un sujet sur lequel il est rare qu'on s'attarde... À cet égard, il est particulièrement intéressant de lire la première partie de l'ouvrage de Laurin, Juteau et Duchesne, consacré aux religieuses québécoises. Les auteures y racontent la genèse de cette entreprise, autour d'une seule bonne femme — dont la recette est annexée, p. 36 —, mais surtout toutes les étapes de la démarche. Elles ont entrepris rien de moins que la constitution d'un échantillon représentatif de 3700 religieuses québécoises entrées en communauté entre 1840 et 1971.

Le seul moyen d'obtenir cet échantillon statistiquement représentatif, c'est avant toute chose de connaître la population totale, ce que l'équipe pouvait faire de ses bureaux de l'Université de Montréal, grâce à divers documents, comme le *Canada ecclésiastique*. Mais pour recueillir ensuite des renseignements détaillés sur 3700 religieuses, il fallait obligatoirement consulter les archives des congrégations, ou plus précisément celles d'un échantillon représentatif de 24 congrégations, dans diverses régions du Québec. Ce qui pouvait sembler, en regard de l'analyse démographique présentée en seconde partie, une recherche quantitative est donc basé sur une recherche de terrain de plusieurs mois, que les chercheuses sentent le besoin de raconter.

Cuisine de la recherche ? Oui, mais surtout témoignage précieux sur les difficultés de faire du terrain, trop souvent passées sous silence par ceux qui en font, et certainement ignorées des quantophrènes (oui, il en existe encore !), qui considèrent le terrain et la recherche qualitative comme une facilité, voire une paresse intellectuelle.

C'est à leur propre affectivité et non pas seulement à celle des religieuses que sont renvoyées les sociologues. L'ouvrage contient plusieurs témoignages de Laurin et Juteau, chercheuses chevronnées, intimidées en présence des supérieures des congrégations, à un point tel qu'elles préférèrent se taper l'écriture d'un rapport d'étape au CRSH plutôt que de téléphoner à une

supérieure<sup>1</sup>. Panique (p. 58), anxiété (p. 59), énervement (p. 60), torture (p. 60), voilà comment elles décrivent leurs appréhensions avant les rencontres avec les religieuses, et leurs rencontres en tant que telles. Anciennes élèves des cours classiques, voilà qu'en présence de leurs formatrices, elles redeviennent petites filles susceptibles d'être grondées. Ce n'est pas seulement de convaincre les religieuses de collaborer et de leur ouvrir leurs archives qui crée le malaise. L'entrée sur le terrain est toujours éprouvante. Le chercheur doit établir sa crédibilité personnelle face à ses informateurs. Mais la plupart du temps, une fois cette crédibilité établie, il suffit de ne pas gaffer pour la maintenir. Laurin et Juteau, cependant, ont connu la panique tout au long de leur travail de terrain<sup>2</sup>. La constitution du fichier étant une entreprise très fastidieuse, très longue, fous rires (p.100, p.122) aussi bien que malaises aux yeux et au dos guettent l'équipe au détour, à la sortie des couvents.

En cours de route, l'équipe s'identifie à son objet (*going native* ?), les membres sont rebaptisées fondatrice, supérieure, tourière, etc.<sup>3</sup>, et le journal de recherche tenu par l'une d'elles est rédigé dans le style... religieux. Le chapitre intitulé « Chronique d'une saison chez les sœurs » suit en détail la constitution de l'échantillon chez les 24 communautés, les hauts et les bas des chercheuses, les réactions qu'elles provoquent chez les sœurs (désastre, p. 75-76) et les réactions en retour de l'équipe<sup>4</sup>. Tout le long de cette saison — deux en fait, l'été puis l'automne —, les chercheuses ne savent plus comment s'habiller, parler, se tenir en présence de religieuses, et elles tremblent à la pensée des gaffes (vestimentaires et autres) que pourraient commettre leurs assistantes (p. 92).

Curieusement, dans la seconde partie de l'ouvrage, toute cette richesse

d'observation sur le monde des religieuses n'est pas utilisée. Cette coupure entre la logique de la découverte et de la justification est d'autant plus ressentie que l'ouvrage se termine abruptement, sans annoncer, ne fût-ce qu'en un paragraphe, le plan de l'ouvrage suivant, sans non plus conclure sur la première partie de l'analyse. Le tome premier, puisque c'est celui-là qui nous est donné à lire pour le moment, présente donc un hiatus entre ses deux parties : le début se lit comme un rapport d'observation participante et la suite présente une analyse démographique, dont je ne parle pas ici mais qui intéressera tant les féministes que les spécialistes en sociologie de la religion et les religieuses elles-mêmes. Pourquoi présenter toute la démarche d'observation si elle n'intervient pas dans l'analyse ? Sans doute sera-t-elle utilisée dans les (deux ?) tomes à venir. En effet, même des auteurs dont les travaux reposent essentiellement sur l'observation participante ne racontent pas à ce point leur terrain. Ou, s'ils le font, c'est dans un ouvrage à part ; ainsi en est-il, en anglais, du classique *Sociologist at Work* (Hammond, 1964), dont le seul équivalent en langue française est à ma connaissance un ouvrage collectif d'anthropologues : *La Passion de l'échange : terrains d'anthropologues québécois* (Genest, 1985). Ce dernier ouvrage, toutefois, raconte des terrains effectués dans le cours de thèses de doctorat, donc par de jeunes chercheurs, et le plus souvent dans des sociétés autres que le Québec, ce qui leur confère un côté « rite de passage » qui est propre au terrain anthropologique. Cependant, et c'est là un autre des intérêts du témoignage de Laurin et Juteau, elles ne sont plus des débutantes, loin de là ! De plus, leur terrain est éminemment d'ici, mais non moins troublant pour elles à appréhender.

Sur le terrain, le chercheur est toujours interpellé en tant qu'acteur social, affectivement, souvent très profondé-

ment. Trac, doutes, rires et larmes l'accompagnent tout le temps, ce qu'il note ou non dans un journal de terrain. Les manuels de méthodologie recommandent unanimement aux chercheurs de tenir de tels journaux. Ceux-ci cependant, matériel brut, ne sont jamais publiés, si ce n'est réécrits, comme le magnifique *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss, et alors en disparaît plus souvent qu'autrement la dimension affective. Je ne connais pas d'autre journal de terrain brut... que les miens ; si je m'y fie, ce genre littéraire est plein de surprises. Laurin, Juteau et Duchesne, et c'est encore un des intérêts de leur ouvrage, livrent des extraits de leur journal, dont j'ai reproduits quelques-uns en note. C'est un genre se rapprochant au moins autant du journal intime que du rapport de recherche, où observations, anecdotes, humour et émotions se côtoient et s'interpénètrent.

L'affectif : celui des sujets de recherche et celui du chercheur. On pourrait rassembler le tout sous la rubrique du rapport au terrain. La plupart du temps, dans les livres ou articles, il n'en est nullement fait mention. Ou bien l'auteur utilise une formule du genre « je remercie mes informateurs, dont je m'honore de l'amitié », phrase très pudique où on décèle difficilement ce qui relève de la politesse et ce qui en sort. Certains chercheurs maintiennent en effet des liens avec d'anciens informateurs bien au delà des exigences du terrain, bien au delà du temps du terrain. Ces relations sont souvent positives, mais parfois négatives comme celles de ce chercheur qui ne put jamais retourner sur les lieux de son terrain après la publication de son livre.

Parfois, le chercheur souligne son bouleversement affectif, sans que cela intervienne dans l'analyse. Par exemple, René Lourau, dans *L'Analyseur Lip*, mentionne que sa femme est tombée enceinte, malgré son stérilet, pendant « l'affaire Lip » ; le chercheur était touché, et son entourage immédiat aussi.

Parfois encore, le chercheur doit s'expliquer sur son affectif car celui-ci intervient dans l'analyse. Un exemple, dont je ne connais pas d'équivalent en français : William Foote White, auteur de *Street Corner Society*, gagnant le tournoi de quilles entre les membres du groupe où il fait son observation participante. Cela crée une malaise dans le groupe et dans sa relation avec le groupe, mais en même temps cela lui permet d'analyser les mécanismes de création et de maintien des statuts, de la hiérarchie dans le groupe. À un autre niveau, Jean-Pierre Dupuis (1985), dans le cadre d'une intervention sociologique qui échoué — non pas en tant que recherche, mais en tant qu'intervention —, se doit de raconter les malaises que sa présence a créés dans le groupe, car cela même lui sert à analyser le groupe. Autre chose encore est le cas de Jeanne Favret-Saada (1977), étudiant la sorcellerie contemporaine en France ; l'analyse est tissée d'affectif, celui des ensorcelés et des désensorcelés, et par la nature même de son objet, la chercheuse se trouve « ensorcelée » à son tour ; il lui est en effet impossible d'avoir accès à l'univers de la sorcellerie sans y être elle-même partie prenante, et cet univers est tout subjectif.

Le rapport au terrain et la place de l'affectif dans le déroulement du terrain et dans l'analyse sont liés en partie aux objets de recherche, mais on ne choisit jamais ses objets au hasard ; ici aussi l'affectif entre en ligne de compte, mais c'est une autre histoire qui pourrait nous entraîner très loin.

Exposer l'affectif, c'est s'exposer en tant qu'acteur social, c'est prendre un risque, celui de quitter le domaine de la sociologie, mais surtout celui de perdre sa crédibilité de sociologue, comme Favret-Saada le souligne d'expérience. Cependant, sur le terrain, en situation, c'est avec l'affectif, celui des autres et surtout le sien, que le chercheur doit composer. Il doit même parfois l'utiliser

pour approfondir son analyse ; en effet, « le subjectif n'est rien d'autre que la place objective que j'occupe dans le monde de l'objectivité » (Testart, 1991 : 54). Le livre de Laurin, Juteau et Duchesne, en ce sens, nous donne accès à un autre monde oublié que celui des religieuses, celui de l'affectif. Espérons que, dans leurs analyses ultérieures, elles utiliseront la richesse et la complexité de leurs rapports au monde des communautés religieuses féminines.

## Notes

<sup>1</sup> « Notre anxiété et notre panique sont telles que nous échangerions volontiers une visite dans l'une des communautés contre plusieurs cours en amphithéâtre, conférences publiques et autres performances pourtant éprouvantes. Nous négociions d'ailleurs, Danielle et moi, à l'occasion, des marchés de nature assez étrange : « Si tu te charges de téléphoner à Sœur X, je rédige le rapport pour l'organisme fédéral qui nous subventionne ». Ce genre de rapport (trois jours de travail) est spécialement fastidieux à réaliser » (p. 59).

<sup>2</sup> « En personne elles sont toujours très impressionnantes. On a le sentiment de se trouver en présence d'un premier ministre ou d'un archevêque. Une sorte d'aura les entoure. Un charme émane de leur personne. Elles ont à la fois de l'autorité et du charme. On se sent petites et sottes sous leur regard, jaugées, pesées, percées à nu, jugées » (p. 61) écrivent-elles à propos des supérieures.

<sup>3</sup> « Le grand bureau où les trois assistantes principales prennent leur quartier s'improvise maison mère. L'autre

bureau, plus petit et moins éclairé, où les assistantes étudiantes s'entassent, leurs pupitres collés, devient noviciat. Elles se donnent le nom de communauté des Filles joyeuses vulgairement appelées Filles de joie. Elles décident que l'une de nous est la sainte fondatrice, l'autre reçoit le titre de supérieure générale et elles nous donnent des noms en religion » (p. 68-69).

<sup>4</sup> « La tension atteint un point extrême, qui nous pousse à fuir et à nous réfugier à notre maison mère sur l'heure du dîner. La "sœur méchante" va nous hanter tout le temps de notre mission » (p. 76).

<sup>5</sup> Extraits du journal de terrain : « Quoi que charmante, notre sœur reste opiniâtrement réfractaire au port de la jupe, symbole d'une féminité qu'elle déteste. Cette attitude lui vaut les regards courroucés de nos mères qui, d'une main ferme, canalisent ces tendances délinquantes vers une tenue conforme à ses fonctions et à son état. Mais une personnalité aussi puissante ne peut se contraindre longtemps et trouve le moyen de se singulariser. Ainsi elle provoque des angoisses chez nos mères quand elle annonce son désir de se faire teindre une mèche en bleu » (p. 92). « Notre sœur Marie-Paule se montre très loquace chez les sœurs de la communauté, où elle converse allègrement de sensualité, avec les archivistes, à propos d'un certain enregistrement d'Elvis Presley. Quel ne fut pas l'émoi de notre supérieure bien-aimée, témoin de cette scène. La mention de ce sujet épineux provoqua chez notre supérieure rien de moins qu'un état de transe. En outre, notre sœur s'adonne, au vice destructeur de la cigarette » (p. 97-98).

## Bibliographie

- DUPUIS, Jean-Pierre. 1985. *Le ROCC de Rimouski. La recherche de nouvelles solidarités*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- FAVRET-SAADA, Jeanne. 1977. *Les Mots, la mort, les sorts*. Paris, Gallimard.
- GENEST, Serge, dir. 1985. *La Passion de l'échange : terrains d'anthropologues du Québec*. Chicoutimi, Gaëtan Morin.
- HAMMOND, Phillip E., éd. 1964. *Sociologist at Work*. New York, Basic.
- LÉVI-STRAUSS, Claude. 1955. *Tristes Tropiques*. Paris, Plon.
- LOURAU, René. 1974. *L'Analyseur Lip*. Paris, UGE, coll. 10-18.
- TESTART, Alain. 1991. *Essai d'épistémologie*. Paris, Christian Bourgois.
- WHYTE, William F. 1955. *Street Corner Society*. Chicago, University of Chicago Press, 2e édition, chapitre « Bowling and Social Ranking » : 14-25.